Tasse de beauthé

Capturer l'essence du charme, la grâce mystique

Un rêve ou un ailleurs ? Le temps a-t-il une quelconque importance, est-il révolu, battu, ou figé ?

Claire et obscure, elle fait corps avec chaque lueur de l'aube. Sa peau est encore tiède, portant les traces de quelques frissons. Les vapeurs du réveil se diffusent. En elle, la douceur se glisse, comme le velours pourpre enlace ses courbes. Elle déguste chaque seconde, chaque grain du temps qui fond dans sa bouche.

Elle savoure ces volutes, apprécie chacun de ces reliefs parcourant les courbes et les creux de son corps. Le monde semble si lointain pour elle, hors des murs.

Quelques échos de rires qui s'effacent, quelques rafales de vent qui s'éloignent et se rendent imperceptibles.

Pourquoi devrait-elle rejoindre l'extérieur puisqu'à l'intérieur tout est si paisible ? Aspirée par un souffle lent et profond, elle se laisse aller à une danse inlassable de spirales, mouvements ondulés, enroulés, projetés, effleurés, caressés.

L'atmosphère est moite, on perçoit autour d'elle de légères nuances de sucré. Un nuage de lait ?

Texte : Cécile Dupierris à partir des images ci-dessus

Humeur Colerique Feu Foie Chaud et sec

Scarabée momifié

De la paralysie à la résurrection

Parfois, j'éprouve une sensation glaçante. Elle hurle dans mes oreilles, et bien souvent, je n'entends plus qu'elle, elle qui ne fait que m'étouffer. Mais quand

je l'écoute, attentivement, c'est un rappel inévitable que mes jambes sont devenues de chair et de plomb. Paralysées. Suis-je condamnée à l'inertie ?

Comment pourrais-je avancer, alors que chaque pas aspire toute la puissance de mes muscles fatigués ?

Mes jambes ne sont plus là, et moi ? Si elles me terrifient, me dégoûtent, me mettent en rage, alors parfois elles me rassurent, elles sont mon socle et mon tronc.

Rassemblant toute la puissance de mes cellules, toute cette vie permanente et foisonnante à l'intérieur de moi-même, je sens. Je sens cette infime parcelle froide et humide de terre sous mes orteils, mes talons. Mon lien à la terre. Ma cage thoracique s'ouvre, entrainant de son élan mes bras, laissant circuler cette fraîcheur humide qui me parcourt, et je la sens, je la sens jusqu'au bout de mes orteils, ici et ailleurs entre terre et ciel.

Je respire, je reste là. Je suis le tronc et les étoiles, l'élan de mes racines forme mes branches, et c'est vers le haut que je lève mes voiles. Voilà ma force.

Texte : Cécile Dupierris à partir des images ci-dessus

Champignon du Champagne

Humeur Colerique Feu Foie Chaud et sec

Petite mort d'automne

L'arbresenteur - s'éffeuiller de plaisirs à l'aube d'un nouveau cycle

Ça te rappelle la marmite bouillonnante de sucre et de baies, moite, sucrée, appétissante, qui embaumait toute la cuisine. C'était l'été et la chaleur t'écrasait, mais tu n'avais qu'une envie, celle d'y plonger le bout de ton petit doigt, même au risque de te brûler « – Prends plutôt la cuillère ! » maman te disait — alors tu t'en emparais, plongeant la longue cuillère de bois dans la confiture encore chaude. Tu soufflais, mais une fois seulement, car ce parfum était bien trop proche de ton nez, ce goût palpitant ne demandait à toucher tes lèvres, puis envahir ta langue.

Vagues déferlantes de saveurs, douces, sucrées, aigres, raz-de marée de frissons chauds, froids, tièdes ! C'était à la fois doux et puissant, sucré, subtil, ça descendait dans tout ton corps, muscle après muscle, comme une cascade de douceurs acidulées. Tes lèvres collaient. Tu y passais doucement le bout de ta langue ; derniers instants avant la fin ? Profite-en. C'étaient les dernières baies de la saison, et à présent, ce sont les dernières gouttes de confiture. Aujourd'hui elle est froide, mais tu la fais encore glisser sur tes lèvres.

Bientôt, les buissons perdront leurs feuilles, et ne laisseront à voir que leurs masses de branches tortueuses. La terre donne à sentir ses dernières effluves d'humidité et de champignons fraîchement poussés.

Tu te plais inspirer profondément cet air aux soupçons frais, pas encore glacial et déjà frissonnant. Peu importe que l'autonome se meurt, ou que les arbres se délectent à peine de leurs dernières feuilles orangées, la rivière, elle, ne cesse jamais de couler. Les clapotis de l'eau sur les berges se font discrets.

Le bois flotté te berce, le lierre grimpant s'agrippe à ton corps pour ne pas en perdre ses feuilles, tu es prise dans cette nature qui t'enlace, tu es l'eau, l'air, la terre, le dernier souffle de la saison. Tu le savoures dans toute sa puissance.

Texte : Cécile Dupierris à partir des images ci-dessus

Humeur Colerique Feu Foie Chaud et sec

Transparence

Les effluves glacials du vent s'infiltrent à travers mes pores, mon corps est transpercé, mais ton corps à toi aussi. Tu es pourtant là depuis combien d'années ? A combien d'épreuves le temps t'as-t-il exposée ? Tes pierres froides sont pour la plupart écroulées, imbibées d'eaux et de vents, mais tu continues à tenir, tu es là et tu ne bouges pas, toi.

Dis-moi, est-ce ce froid verglaçant qui te tient encore debout ? Je ne suis qu'une présence de plus passée entre ce qu'il reste de tes murs. Mais tes parois continuent peut-être à entendre le voyageur de passage pliant dans un froissement le tissu en lin de sa chemise. Il est jeune, s'apprête à retourner chez lui, et sa peau bronzée s'imprègne encore de la chaleur de l'eau chaude sous laquelle il s'est lavé dans la salle de bain, à côté.

Entends-tu encore les échos de sa voix rauque mêlés aux écoulements de l'eau sortant du robinet ? A cet instant, tu te souviens peut-être, mais il faisait chaud, et tes murs avaient porté les perles d'eau chaude condensées. Cet instant te paraît à la fois si proche, et si lointain. Comment a-t-il même pu être si réel, puis par la suite disparaître à jamais ?

Le temps, toi tu le connais bien à présent, un vieil ami qui te tape sur l'épaule, à chaque saison qui passe. Changeant, seconde après seconde, il frôle tes pierres érodées. Elles sont piquantes et douces à la fois. Le temps, tu l'as rencontré sous toutes ses formes, mais ce qu'il te laisse surtout, ce sont des traces, des souvenirs. Pour toi, je ne ferai qu'apparaître puis disparaître tout comme le vent peut chasser les nuages. Mais pourtant, tu n'oublieras peut-être jamais ma présence. J'ai frôlé ton sol et effleuré tes pierres, pensé, parlé, éternué, aimé, pleuré et rit entre tes murs. J'y ai déposé mes vêtements, accueilli un ami pour partager un thé et quelques rires et tu nous as protégé. L'air était tiède, doux, moelleux.

Texte : Cécile Dupierris à partir des images ci-dessus

Champignon Bon Champagne

Humeur Colerique Feu Foie Chaud et sec

Vous qui avez ressenti, d'un feu aux cendres blanches

Inspire. Expire. Inspire, expire, droite, gauche, droite, j'en peux plus, mes poumons brûlent mais je continue, je continue à frapper, frapper et frapper encore mais pourquoi ? Fais-ci, choisis ça, mais si je le fais, est-ce le bon choix ? Tout se bouscule autour de moi, en moi, à côté de moi, dehors, dedans ? Brouhaha houleux de murmures, de mots, des cris, j'hurle !

Que ça s'arrête, échos de cris contre les parois de ma tête, mais toujours ces mots puants, dégagez de ma tête ! Ils hurlent dans mes oreilles. Ils crachent leurs venins dans mes artères. Pourquoi je fais ça ? Pourquoi je subis tout ça ? L'ai-je choisi ? Mon sang pulse et s'impose dans mes tempes qui martèlent mon crâne, ma tête se comprime entre des barres de métal, imploser ou exploser, pas d'autres issues, mon corps c'est juste une boule nerveuse, j'en peux plus, j'en ai marre, je verrouille mes mâchoires. Tambours incessants, flux sanguin haut débit, ça continue, encore, encore, et encore.

Chaque coup s'écrase contre mes poumons, je frappe encore et les vibrations me reviennent en pleine face, aller-retour direct ligne droite. Retours de flammes comme des boomerangs qui dégagent de ma chair pour y revenir instantanément, successivement sur ma tête, mon ventre, mon cou. J'ai chaud, trop chaud, je suis dégoulinant, trempé de lave brûlante, sinueuse, insidieuse, vicieuse. Sors par mes pores ! Et eux qu'est-ce qu'ils ont ? Pourquoi si stoïques, se foutent de moi ? Spectateurs morts, pourquoi pas un coup de main ? Carbonisés c'est c'que vous êtes peut-être, parce qu'y a encore une odeur de cendre qui pique le nez, mais rien ne réagit, que du silence, que du vent, que du vide, et pourtant toujours ce vacarme incessant, je l'entends, il s'infiltre par tous mes pores.

– Fermez-la, si je vous trouve, je vous écrase, je vous explose, je vous déchire pour ne plus vous entendre hurler dans mes artères. J'n'arrive même pas à cracher ce goût froid et métallique qui envahit ma bouche. Je suis une boule dense, intense, entourée du tout et du rien.

Muscles brûlants, rage purulente, mais je m'accroche, je dépasse ça, ça pique, puis plus rien, je sens plus rien. Chaque mouvement de poings me pompe, va chercher dans mes tripes le son le plus rauque pour l'aider à sortir. Chaque cri racle de plus en plus ma gorge asséchée. Palpitations dans ma cage thoracique. Mon cœur percute mes côtes et je m'en fous s'il les casse. Je frappe, je tape, je brasse.

Je m'écroule. Fraîcheur de terre humide s'écrasant sous mes rotules. Inspire. Expire. Herbes écrasées, creux de mes pas gravés dans l'argile. Inspire. Expire. Souffle brûlant va et vient dans ma trachée. Inspire. Expire. Gouttes de sueur chaude, froide, sur le front, les tempes, les mâchoires, le menton, elles tombent. S'écrasent dans le fouillis d'herbes hautes qui fouettent mes avant-bras. Silence. Ils sont encore là, toujours aussi muets, pas un applaudissement, pas un cri. Je suis seul, et l'ai toujours été, dans ce ring vide où chaque coup partait pour revenir comme un boomerang sur ma tête.

Texte : Cécile Dupierris à partir des images ci-dessus